

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 43,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

PARAISANT LE DIMANCHE

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

INSERTIONS :

ANNONCES 25 cent. la ligne
RÉCLAMES 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions.

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 2, e chez M. St-Hilaire.
éditeur de musique du Conserv. imp. et direc. du Comptoir général des compositeurs rue du f. Poissonnière, 11.
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois et se paient d'avance.
Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

ABONNEMENTS :

UN AN 12 francs.
SIX MOIS 6 "
TROIS MOIS 3 "

Pour l'étranger les frais de poste en sus.

Monaco, le 28 février 1864.

Antoinette Ghislaine, comtesse de Mérode, appartenait à l'illustre maison de Mérode, si connue par son dévouement à l'Église et à la liberté, et qui se fait gloire de descendre des rois d'Aragon, de compter parmi ses ancêtres sainte Élisabeth de Hongrie et de se rattacher par ses alliances aux plus grands noms de France, de Belgique et d'Allemagne.

C'est là, au sein de cette noble et catholique famille, qu'elle puisa la foi solide dont elle garda précieusement le dépôt dans son âme, et la douce habitude de faire le bien, apanage distinctif de la véritable grandeur.

Née à Bruxelles le 28 septembre 1828, la Comtesse de Mérode épousa le 28 septembre 1846, S. A. S. Charles III, alors duc de Valentinois, Prince héréditaire de Monaco.

La Princesse âgée de 18 ans, était dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. A une physionomie pleine de noblesse et de fierté, elle joignait une instruction vaste, une mémoire prodigieuse, une grande finesse d'esprit, et ce je ne sais quoi qui attire la sympathie et fixe à tout jamais l'affection.

On se rappelle encore ici avec émotion son entrée à Monaco, ses manières pleines de naturel et d'abandon, la grâce répandue sur sa personne, son affabilité pour tous. Cette première apparition suffit pour lui conquérir l'attachement du peuple dont elle devait être un jour la souveraine, et depuis elle conserva une place intime dans le cœur d'une population qui regarde comme son devoir le plus cher d'aimer ses Princes !

Le mariage de la Princesse Antoinette avec le Prince Charles lui créait une position à part dans le grand monde dont Paris est le rendez-vous. Elle se montra digne de ce haut rang, et pendant plusieurs années, ses salons devinrent un centre où se réunissait l'élite de la société européenne. La Princesse en faisait les honneurs avec une grâce et une distinction remarquée de tous. On accourait chez elle moins pour admirer le luxe des réceptions et des fêtes, que pour entendre cette parole spirituelle et sympathique, tour à tour grave et enjouée, toujours colorée, toujours pleine de charme, à laquelle rien n'était étranger, qui savait tout, abordant avec une merveilleuse facilité les sujets les plus opposés, et se jouant à travers les questions les plus ardues avec une supériorité de langage et une profondeur de vue dont s'étonna plus d'un grand esprit.

A l'époque du dernier congrès de Paris, son hôtel

était fréquenté de préférence par les illustres diplomates chargés de régler les destinées de l'Europe ; ils aimaient à venir le soir s'y délasser des travaux sérieux de la journée, au milieu d'une société choisie, dont la Princesse Antoinette était la reine par les agréments de sa personne, la vivacité de son esprit, la justesse et la sagacité de ses appréciations.

A la cour de France, la Princesse, admise dans l'auguste intimité de l'Empereur Napoléon et de l'Impératrice Eugénie, brillait d'une distinction toute particulière.

C'est en 1856 qu'une maladie grave interrompit tout à coup le cours des succès légitimes dont elle était entourée.

Dès-lors la princesse Antoinette ne se releva jamais complètement, et ne fit plus dans le monde que de courtes et rares apparitions. Forcée par l'état de sa santé profondément atteinte, de renoncer à ses goûts personnels pour la vie active et aux obligations que lui imposait sa position élevée, elle se retira dans son magnifique château de Marchais, y devint la providence du pays et mérita d'être appelée du nom glorieux de *mère des pauvres*.

C'est qu'en effet, la Princesse pratiqua la charité chrétienne dans tout ce qu'elle a de plus intime. Non contente de distribuer des secours aux indigents et d'envoyer des consolations à ceux qui souffrent, l'Auguste bienfaitrice, plus grande alors qu'au milieu de l'éclat des fêtes mondaines, se rendait auprès d'eux, se faisait raconter leurs misères, les consolait par de bonnes paroles, s'attendrissait au récit de leurs souffrances, soignait les malades et pensait de ses nobles mains des plaies dignes du dévouement d'une sœur de charité. Jamais Marchais n'oubliera ces visites fréquentes dans la maison du pauvre, ces longues heures passées au chevet du malade, cette tendre compassion pour toutes les afflictions, ces entretiens pleins d'une douce cordialité avec les humbles et les petits. Quand la grandeur sait ainsi s'abaisser pour se mettre à la portée du peuple, elle s'entoure d'une auréole divine et devient l'image vivante du Dieu descendu sur la terre, afin de se consacrer au service de l'humanité souffrante.

Cependant, au sein de sa retraite de Marchais, la Princesse était impatiente de revenir là où l'appelaient le devoir de son rang, et de revoir une autre contrée digne de ses augustes affections, la principauté de Monaco, ce coin de terre privilégié, sauvé du naufrage des révolutions et conservé à l'antique maison des Grimaldi par l'infatigable énergie du Prince régnant et par le dévouement d'un peuple

modeste dont le cœur est à la hauteur de celui des plus grandes nations.

La Princesse avait vu de près en 1848, au milieu des circonstances les plus critiques, l'amour généreux de la population monégasque, et l'avait excitée par son courage personnel. En 1856, quand elle était venue avec le prince Charles III prendre possession du trône de la principauté, elle y avait été accueillie avec un enthousiasme dont elle avait gardé le précieux souvenir.

Sur la fin de 1863, un peu remise de ses longues souffrances et écoutant plus son désir que ses forces, la Princesse résolut de demander au doux climat de Monaco le rétablissement complet de sa santé et d'ouvrir en échange à ses sujets les trésors de bienveillance et de charité dont son cœur était rempli.

Sous sa gracieuse impulsion, le vieux palais des Grimaldi, restauré avec tant de goût par Charles III, serait revenu à ses beaux jours d'autrefois ; ses vastes salles auraient retenti encore du bruit des fêtes joyeuses, aux applaudissements de tout un peuple fier de montrer aux hôtes les plus illustres sa jeune et belle souveraine.

En même temps, les personnes à qui elle confiait ses pensées savent tout le bien que la Princesse se promettait d'accomplir au milieu de cette bonne et intelligente population !

Monaco aurait vu sa Souveraine s'occuper des écoles, encourager les enfants, les interroger elle-même et leur distribuer des récompenses, comme elle aimait à le faire à Marchais. Monaco aurait vu sa Souveraine parcourir les rues de la ville, visiter le logement de l'indigent, porter des consolations au lit des malades, et mériter comme ailleurs le titre d'honneur de *mère des pauvres*.

Mais Dieu s'est contenté des nobles intentions de la Princesse, et ne lui a permis pour ainsi dire que de se montrer à son peuple, afin qu'il pût graver ses traits dans son cœur et conserver d'elle un impérissable souvenir !

La maladie dont elle était atteinte depuis longtemps fit tout à coup explosion et prit aussitôt les proportions les plus menaçantes. En face de la mort, la Princesse fut grande et forte comme elle l'avait toujours été. Il en coûte de quitter la vie à 35 ans, au moment où elle arrive seulement à son entier épanouissement ; quand on occupe un rang suprême, et qu'on est en possession de tous les bonheurs qu'apportent la naissance, la considération, la richesse et l'affection !

La Princesse, animée des sentiments énergiques

que donne la foi chrétienne, se résigna, et fit à Dieu le sacrifice de sa vie avec un courage héroïque. Elle se montra grande alors qu'aux premiers jours de sa maladie, elle demandait au Père commun des fidèles, à l'illustre Pie IX, qu'elle avait salué une des premières à Rome après son avènement, sa bénédiction apostolique, suspendant elle-même le pli sacré à son lit de douleur, comme un encouragement à supporter d'intolérables souffrances.

Elle était grande alors, que recourant spontanément et sans retard au divin consolateur, elle recevait pieusement dans son cœur purifié le viatique des malades, et suppliait ensuite humblement son auguste époux et tous les membres de sa famille de lui pardonner les fautes dont elle avait pu se rendre coupable envers eux. Elle était grande alors que tenant dans ses mains mourantes les mains du jeune prince héréditaire, agenouillé tout en larmes à ses pieds, elle lui adressait de graves et salutaires recommandations, touchant et dernier adieu d'une mère chétienne à un fils pieux qui les gardera dans son cœur, comme le plus pur héritage de sa tendresse!

C'est dans ces sentiments que la Princesse Antoinette rendit son âme à Dieu: mort édifiante s'il en fût jamais, et récompense première des vertus qu'elle n'avait cessé de pratiquer pendant sa vie, malgré les entraînements inséparables de la grandeur, malgré les vivacités d'une nature mobile et impressionnable.

Regrettée vivement de sa famille et de toutes les personnes qui ont eu l'honneur de l'approcher, la Princesse laisse après elle la mémoire d'une souveraine entourée d'amour et de vénération, d'une femme pleine d'esprit et de charme, d'une chrétienne généreuse qui a soutenu vaillamment le dernier combat!

On écrit de Marchais le 18 février :

Aujourd'hui a été célébré dans l'église de Marchais un service funèbre pour le repos de l'âme de S. A. S. Madame la Princesse régnante de Monaco, décédée le 10 février au palais de Monaco.

Toute la population de Marchais se pressait à cette triste cérémonie, témoignant, par sa douleur, de ses sentiments d'attachement respectueux et de pieuse reconnaissance pour son Auguste bienfaitrice.

Par les soins de M. le Maire et de M. le Curé, l'office funèbre eut lieu avec une pompe digne de la noble défunte. Le grand portail de l'église avait été tendu de draperies de deuil, surmontées d'un écusson aux armoiries de la Princesse. L'intérieur de l'église, comprenant les nefs et le chœur, était également tapissé de tentures noires relevées de bordures blanches, et de distance en distance, on voyait apparaître l'écusson et le chiffre de la Princesse. Un beau catafalque, orné d'un brillant luminaire, s'élevait à l'entrée du chœur.

Les enfants des deux écoles, objet de la touchante sollicitude de S. A. S., portaient le deuil : les jeunes filles avec une écharpe noire en sautoir, les jeunes garçons avec le crêpe au bras.

L'église pouvait à peine contenir la multitude des étrangers accourus de Notre-Dame-de-Liesse et des villages voisins pour joindre leurs prières à celle de la population de Marchais. Dans l'assistance, on remarquait, avec le Conseil municipal de la commune, M. le Juge de paix de Sissonne, toutes les autorités de la ville de Liesse et plusieurs autres personnes de distinction.

Le clergé du canton, ainsi que le supérieur et l'économiste du séminaire de Liesse, s'étaient empressés de venir payer un dernier tribut d'hommages envers celle qui les accueillait avec tant de bonté pendant son séjour au château de Marchais.

L'assistance déjà si émue, ne put retenir ses larmes quand M. le doyen de Sissonne monta en chaire et retraça dans un discours bien senti la charité inépuisable de la Princesse. Cette touchante cérémonie a vivement impressionné tous ceux qui en ont été témoins et laissera dans le pays un souvenir profond.

NOUVELLES LOCALES.

S. A. S. le Prince Albert, accompagné des personnes de sa suite, est parti de Monaco, dimanche dernier, pour se rendre à Livourne et de là en Corse.

Encore de la neige et toujours de la neige!

Depuis Lyon jusqu'à Toulouse, le sol est blanc comme l'aile d'un cygne. Les rayons du soleil glissent partout sans atteindre l'humus, comme dirait Paul d'Aspremont. Rien ne va ou du moins rien n'allait dans les premiers jours de cette semaine. Le fil électrique ne frémissait plus au passage du merveilleux fluide; la locomotive mugissait impuissante au sein des campagnes glacées et le voyageur grelottait dans une immobilité désespérante sous son plaid écossais. Quel désastre!... Mais quelle consolation pour M. Mathieu (de la Drôme).

En vérité, il y a de quoi rire et de quoi féliciter M. Mathieu, dira peut-être un habitant de ces contrées où la nature a revêtu sa robe d'innocence. Mauvais cœur, ayez donc pitié de nous; car, pour aussi peu que cela dure, nous serons obligés d'aller déboiser les montagnes voisines, afin de réchauffer nos membres alourdis par le froid. — Déboiser des montagnes! Mais ce n'est pas une petite affaire!... Si au lieu de former ainsi des projets extra-herculéens, on venait par exemple à Monaco, ne ferait-on pas beaucoup mieux?

A Monaco, *ver æternum!*

Vous secouez la tête en signe d'incrédulité! Hé bien! tandis que le ciel se couvrait dans toute la zone du midi, tandis que le vent soufflait à déraciner les arbres, et que le long de la côte, entre Toulon et Nice, les navires allaient se briser contre les rochers du rivage, à Monaco, le soleil resplendissait de son plus vif éclat, la mer était calme comme un lac tout d'azur.

Sur la place du Palais, à côté du palais même du Prince, il faisait une chaleur telle, que l'on n'aurait pas pu sans inconvénient s'arrêter et causer comme on aime à le faire, aux premiers jours du printemps, dans les endroits où l'on est affligé d'un hiver. Il fallait se promener! Et encore, entendait-on souvent cette exclamation de circonstance qui alimente la conversation des oisifs de tous lieux: Ah! qu'il fait chaud!

La vue des montagnes qui entourent Monaco, dont quelques-unes sont recouvertes de neige, donne à ce miracle de température quelque chose encore de plus séduisant. Après avoir causé de tout et de rien, comme disaient les anciens, on reporte naturellement ses regards sur ces gigantesques blocs, et malgré soi, l'on s'extasie de nouveau devant ce phénomène dont Monaco ne cesse jamais d'être le théâtre. Il est étrange en effet qu'au milieu de ces bouleversements atmosphériques dont nous venons d'être les témoins, il ne soit pas tombé un seul flocon de neige sur ce magnifique coin de terre. Les amandiers en fleurs, dont nous avons déjà

parlé, se dépouillent peu à peu des corolles où sont nés les fruits, et l'amande commence à se montrer. D'autres arbres fleurissent, et la campagne offre cet aspect ravissant que l'on remarque dans les plaines du Lot-et-Garonne quand les pruniers sont en fleurs.

Ce spectacle faisait dire, un de ces jours, à une personne d'esprit que Monaco ressemble à une corbeille de fleurs déposée dans un berceau de neige!

Il s'est fait cette semaine quelques affaires sur les oranges. On en a vendu un lot de 50,000 à raison de 10 fr. le mille.

Les affaires sur les citrons et sur les huiles ont été calmes. Les prix se sont maintenus.

BULLETIN DU LITTORAL.

La ville d'Arles a été visitée, il y a quelque temps, par un fléau dont le nom seul a dû faire refluer le sang au cœur de toutes les Arlésiennes. La variole, ni plus ni moins, avait pris ses quartiers d'hiver dans l'antique cité du beau sexe et taillait à merci de la besogne aux médecins. On a eu un moment des craintes sérieuses. Mais aujourd'hui la santé publique s'améliore sensiblement. L'épidémie diminue d'intensité et tout porte à croire que les dames d'Arles pourront encore soutenir l'éclat de leur réputation.

Le Comice agricole de la ville d'Aix et la Société d'agriculture des Bouches-du-Rhône, qu'unissent des liens de confraternité de vieille date, se proposent de donner, vers la fin du mois d'août ou dans les premiers jours de septembre, une fête des plus brillantes. Il paraît qu'outre les concours spéciaux, il y aura des concours nouveaux. On décernera de nombreuses récompenses pour l'encouragement et le perfectionnement de tout ce qui est relatif à la culture des campagnes.

Les dernières nouvelles que nous avons reçues des îles d'Hyères sont désolantes. Elles nous apprennent que le vent qui soufflait samedi et dimanche dernier a occasionné un nombre considérable de sinistres.

Cinq grands navires de commerce ont été jetés à la côte. Ces navires sont: l'*Harmonie*, la *Sainte-Anne*, le *Sauveur*, l'*Ezilda* et le *Salvatore*.

On s'attend à recevoir d'un moment à l'autre la nouvelle de beaucoup d'autres sinistres, surtout du golfe de Gènes.

M. Lamiral, membre de la société d'acclimatation, continue sur les côtes de la Méditerranée ses expériences pour la multiplicité des nouvelles huîtres et autres coquillages.

On a célébré, la semaine dernière, à Pise, le cent troisième anniversaire de la mort de Galilée. Cette fête avait pris un caractère tout à fait national. Plus de cinquante députations d'universités et d'académies s'étaient rendues dans l'antique ville de la Toscane qui, du dixième au treizième siècle, fut, comme on sait, l'une des premières puissances commerciales et maritimes de l'Italie.

On nous écrit de Narbonne :

Le sauvage de la Chandeaur avait raison, l'hiver n'était pas terminé. La contrée où les amandiers fleurissent vers la fin de décembre ressemble maintenant à une gorge du mont Genis. Les ours blancs ne sont pas encore descendus, mais ils arriveront infailliblement. Nous sommes en ce moment dans une véritable sabotière. La ville est ensevelie sous la neige, comme Pompeï sous les cendres du Vésuve. On ne circule dans les rues qu'avec les plus grandes difficultés. Se rendre chez un ami est un véritable acte d'héroïsme. Toutes les communica-

tions avec les villages environnants sont interrompues. Les routes étant impraticables, le tirage au sort, qui devait avoir lieu hier, a été renvoyé à jeudi prochain. Les convois de Perpignan, de Toulouse et de Montpellier ne sont pas arrivés depuis deux jours. On évalue la hauteur de la couche de neige qui s'est accumulée sur la voie, au passage à niveau de Nevian, à deux mètres quatre-vingts centimètres. La garnison va, dit-on, partir pour déblayer ce point. Les derniers convois partis de Toulouse ont mis six heures pour atteindre la gare de Moux, et des voyageurs ont pris le parti de se rendre à Lézignan à pied.

La neige tombe depuis vingt quatre heures, et par une véritable tempête du N. O. On peut évaluer à 60 centimètres l'épaisseur de la couche de neige qui recouvre toute la campagne. Dans les points qui sont à l'abri du vent et dans un très-grand nombre de rues, cette couche est de plus de 2 mètres. On espère que la circulation sera rétablie demain vers Montpellier, peut-être même vers Toulouse. Les dépêches ne sont pas arrivées depuis deux jours.

La génération actuelle n'avait jamais été témoin d'un pareil phénomène, nous devrions dire d'un pareil désastre.

LETTRE PARISIENNE

Pendant que le drame dano-allemand nous prépare, dans un entr'acte, de nouvelles batailles; pendant que la diplomatie reprend sa toile de Pénélope, accordons aux dernières fêtes de la saison, aux nouveautés du théâtre, aux frivolités de la chronique, l'hospitalité que cette revue doit leur accorder largement.

Je vous ai parlé des bals de cet hiver et de la tournure américaine que la fièvre des spéculations et des affaires commence à leur communiquer dans les différents milieux du monde parisien. Je dois à mon esquisse ajouter deux traits, au sujet du luxe et des travestissements.

Le luxe va si loin, étale de telles magnificences, qu'en vérité je ne vois plus où il pourra s'arrêter. Chaque bal est un éblouissant feu d'artifice, tiré par des milliers de diamants. Les salons d'un grand bal ressemblent à une exposition universelle de pierres précieuses. Les bals de la mi-carême vont donner le bouquet de ce feu d'artifice. Que de diamants, mon Dieu! que de diamants! Le Portugal a-t-il jeté sur notre grand monde les trésors qu'il tenait en réserve? Les joailliers de Constantinople, après avoir racheté les diamants du harem d'Abdul-Medjid, les ont-ils répandus, à pleines mains, sur Paris? Je serais tenté de le croire quand je regarde émerveillé ces mouvants foyers de lumière.

Et sur tout cet étalage étincelant, on sent courir les rivalités, les jalousies, les convoitises. — Oh! M^{me} de G... en a bien pour deux cent mille francs! — Regardez donc ce diadème? il vaut bien cinq cent mille francs! — M^{me} S... a donc encore enrichi son écriin? Ce costume de reine porte bien un million en diamants! — Et ces réflexions, de groupe en groupe, font le tour du bal. Ces observations ne rappellent-elles pas la piquante apostrophe d'Alphonse Karr, à propos des mouchoirs en dentelle.

« — Eh! mesdames, pas tant de dentelles, et un peu plus de mouchoir! Si vous ne tenez absolument qu'à montrer votre fortune, remplacez le mouchoir par un billet de mille francs, que vous chiffonnerez avec grâce du bout des doigts! »

Ce qui prouve qu'on ne songe qu'à la richesse et à l'effet écrasant qu'elle peut produire, c'est que l'imagination se montre bien pauvre pour la toilette et les déguisements. La mode de cet hiver a voulu essayer de copier la nature. On a vu nos grandes dames se déguiser en *Neige*, en *Nuit étoi-*

lée, en *Perle de Ceylan*, en *Vague agitée*, en *Buisson fleuri*, en *Algue marine*, en *Coquillage*... Inventions qui ne sont, en fin de compte, que de pâles reproductions des extravagances du siècle dernier.

Nos plus élégantes beautés ne pourraient, en effet, soutenir la comparaison avec leurs devancières du temps où les maîtres coiffeurs se réunissaient pour former une académie. Lisez les curieux *Mémoires* de Léonard, et vous y verrez qu'en 1774, M^{me} la duchesse de Chartres, Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre, mère du roi Louis-Philippe I^{er}, portait, dans une fête, un *pouf* sur lequel on voyait le duc de Beaujolais, son fils aîné, dans les bras de sa nourrice, un perroquet becquant une cerise, un petit nègre et des dessins variés composés avec les cheveux des ducs d'Orléans, de Chartres et de Penthièvre. Voilà une génération qui possédait le feu sacré de la mode! Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, nous sommes en pleine décadence, et nos fêtes ne font, je le répète, qu'étaler fastueusement la passion de l'argent.

Passons aux théâtres, qui n'ont pas trouvé le moindre écho dans ma revue depuis longtemps. Mais le silence n'est-il pas une politesse à l'égard de ces pièces qui disparaissent de l'affiche avant qu'on ait eu le temps de leur rendre visite?

Les ouvrages même qu'on pourrait appeler les pièces de résistance ne présentent eux-mêmes aucun caractère d'originalité, ni d'invention. L'imagination de nos faiseurs est comme la température de cet hiver, assez froide, et se traîne dans les sentiers battus. Ne pouvant plus trouver rien de neuf, le drame vit sur les productions du passé, et vous connaissez le procédé qu'il emploie pour arriver à ses fins. Étant donné un roman connu, on s'amuse à l'émonder, pour en faire une comédie ou un drame, et l'on tire ainsi, fructueusement et sans peine, deux moutures du même sac.

C'est ce qu'a fait M. Louis Ulbach pour *M. et M^{me} Fernel*, que le Vaudeville représente. Le roman avait fait son chemin dans le monde littéraire, sinon avec éclat, du moins en obtenant un bon point à son auteur. Ce livre, qui représente une peinture des mœurs de la province et l'analyse d'un intérieur désuni, avait été comparé, par des amis complaisants, au *Lys de la vallée*, de Balzac. Détestables flatteurs!... comparer *M. et M^{me} Fernel* au *Lys de la vallée*! Autant comparer à Homère M. Bitaubet!

Laissons toutes choses à leur place. L'ouvrage de M. Louis Ulbach, purement écrit, a des qualités qui l'ont fait arriver à plusieurs éditions. Mais les qualités d'un livre ne font pas les qualités d'un drame ou d'une comédie. M. Louis Ulbach, qui a condamné lui-même plus d'une fois ces manipulations littéraires, a vu, par sa propre expérience, que le procédé ne fait que découronner une œuvre.

On cite bien quelque exception. Le meilleur ouvrage de M. Jules Saudeau, *M^{lle} de la Seiglière*, qui figure à bon rang dans le répertoire de la Comédie-Française, a d'abord été publié comme roman. Mais, pour quelques exemples clair semés, que de chutes lamentables nous pourrions rappeler!

La comédie de M. Louis Ulbach est donc loin d'avoir continué le succès du roman. L'auteur, qui fait aussi dans le *Temps* une critique théâtrale, a dû subir, après le feu de la rampe, le feu roulant de la critique du lundi, et M. Jules Janin lui a dit lestement que « lorsqu'on donnait le fouet aux autres, il ne fallait pas tendre la joue. »

Descendons de plusieurs degrés, et voyons passer la *Maison du Baigneur*, de M. Auguste Maquet. Nous

voici en plein drame historique. Est-ce bien le drame? Est-ce bien l'histoire? Vous connaissez les charpentes dramatiques de M. Maquet. Un style qui sonne le clinquant, des héros pour qui rien n'est impossible, un mouvement scénique qui marche à la vapeur, et comme moyens d'action toutes les monstruosité imaginables. Quant à l'histoire, interprétée par M. Auguste Maquet, je n'en parle pas; l'histoire est par lui couchée sur le lit de Procuste.

La *Maison du Baigneur* se propose de nous faire connaître l'histoire des complices de Ravillac, un thème dont M. A. Maquet, avec sa riche imagination, pourrait faire un conte des *Mille et une Nuits*. Il n'en a tiré qu'un drame qui a duré cinq heures, le soir de la première représentation. On ne peut se montrer plus gracieux envers les spectateurs.

M. Octave Feuillet a été un des écrivains qui ont le plus aigüonné la critique. Tous les tirailleurs qui combattent à l'avant-garde de l'armée des gens de lettres ne lui avaient prêté que des insuccès certains. C'était le Berquin des salons, le pâle imitateur d'Alfred de Musset. C'était un plagiaire sans style, sans invention et sans esprit.

Quand l'Académie lui ouvrit ses portes, ce fut à qui lèverait les épaules. Je me souviens qu'un soir, dans un des rares salons où l'on aime encore à causer des choses de l'esprit, la candidature de M. Octave Feuillet fit jaillir une gerbe d'épigrammes. Je n'en citerai qu'une seule. Un critique crayonnait un paysage sur une table, sans mot dire. On lui demanda s'il ne partageait pas le sentiment général.

— J'ai rimé mon opinion, répondit-il, et la voici:

Quand les immortels, pour leur gloire,
N'ont plus qu'un romancier douillet,
On peut dire que leur histoire
Arrive à son dernier Feuillet.

Je n'ai pas besoin de vous dire que le quatrain eut les honneurs de la soirée. M. Octave Feuillet prouve, aujourd'hui que la critique a été, à son égard, d'une injustice criante. Il est clair que le succès de *Montjoie* ouvre au jeune académicien un large horizon littéraire et un rang élevé dans le monde dramatique.

On nous écrit de Paris :

En attendant que la liberté des théâtres élargisse et multiplie les spectacles, Paris, en ce moment, multiplie les journaux. Chaque jour voit apparaître un nouveau journal; chaque spécialité veut avoir sa note dans ce bruyant orchestre de la publicité. Je pourrai, la semaine prochaine, vous envoyer quelques particularités intéressantes sur certaines publications récemment fondées. Mais je ne puis pas attendre huit jours pour vous signaler le favorable accueil fait à la *Décentralisation*, le plus important des nouveaux recueils que je signale.

Je viens de parcourir le premier numéro de la *Décentralisation*, et j'y trouve une préface de M. Edouard Fournier; une revue des livres de la province; un travail sur Sainte-Cécile d'Albi, par M. d'Auriac; le récit d'une noce dans le Poitou, par M. Michiels; un article sur Rennes et ses environs, par M. Hippolyte Lucas; une étude sur l'art de la porcelaine en France, par M. Darcel. On pourra trouver assurément que la centralisation présente une foule de questions plus importantes. Mais la *Décentralisation* n'est pas une publication politique, et les intérêts scientifiques, artistiques, littéraires, archéologiques de la province ont besoin, comme les intérêts politiques, d'être sérieusement défendus. La *Décentralisation* est donc une œuvre utile, intéressante, profitable à tous les points de vue.

On lit dans le *Ménestrel* :

Au Gymnase, M. Alexandre Dumas fils a lu sa grande comédie nouvelle aux acteurs. Cette pièce est intitulée

VARIÉTÉS.

LA VENTE EUGÈNE DELACROIX.

Les Peintures.

Nous venons d'assister, ces jours derniers, à un des plus rares et des plus étonnants spectacles que la peinture puisse offrir. Il nous a été enfin donné de pénétrer et comme de toucher au doigt, vivante et vierge encore des entraves du détail et des voiles du métier, la pensée du plus puissant génie que l'art français ait vu naître jusqu'à présent. Sur quelques pieds d'étendue, dans un horizon de quelques pas, se déroulait presque entière la vie d'un immense artiste : ses tâtonnements et ses espérances ; ses études et ses souvenirs ; les jets fougueux de son inspiration et les recherches opiniâtres de sa patience ; ce qu'il retenait de la réalité et ce qu'inventait sa pensée ; ce qu'il aimait dans les vieux maîtres et ce qu'il y ajoutait.

C'est, d'ordinaire, une terrible épreuve que ce déshabillé de l'artiste, cette exposition au grand jour de la trame même de sa pensée et du plus grand secret de sa conception. Rien ne son, à ce suprême moment, et les procédés d'école et les artifices du métier, et la science des surprises et les ruses du trompe-l'œil. Il faut se montrer alors tel qu'on est, et non tel qu'un déguisement habile a pu vous faire paraître : beaucoup avaient brillé d'un éclat, véritable en apparence, qui s'éteignait et disparaissent à la grande lumière de ce dernier jugement. Pour le génie, il y grandit encore, et j'en sais qui tout à coup ouvrent les yeux à cette révélation dernière, après s'être obstinés, leur vie durant, à ne rien comprendre et ne rien admettre. Hier, Delacroix subissait la honte de la solitude et d'un discours sans nom à ses déplorables funérailles ; aujourd'hui, on acclame d'enthousiasme et on couvre de tardifs applaudissements la vente heureuse d'une de ses plus belles esquisses. Sa mémoire recueille en une heure, après sa mort, plus d'éloges que n'en avait entendu sa vie entière. Ainsi donc s'acquiert la gloire ici-bas.

On pourrait croire, à voir cette curiosité croissante du public, cette passion inattendue des œuvres, pour ainsi dire intimes du grand maître, qu'il s'est révélé dans cette exposition posthume avec des qualités nouvelles, des aptitudes inconnues, des procédés différents de lui-même et de son œuvre achevée. Mais non. Pour qui connaît un peu Delacroix, sauf quelques hésitations de jeunesse, il était facile de prévoir que ses études préparatoires, ses ébauches incomplètes, ses rapides esquisses seraient toutes sœurs par cette même originalité puissante qui signe ses tableaux terminés d'un cachet irrécusable.

En effet, ce qui frappe tout d'abord en examinant ces embryons sublimes de tant de chefs-d'œuvre, c'est l'intensité avec laquelle s'y révèlent les caractères distinctifs du génie de Delacroix, l'autorité, si je puis dire ainsi, qu'y prononcent et ses immenses qualités et ses rares imperfections. Parcourez cette suite étonnante d'esquisses et de tableaux inachevés ; les pendentifs de la bibliothèque, au Corps législatif, et le salon du roi ; la coupole du Luxembourg, le plafond de l'Hôtel-de-Ville, les esquisses du pont de Taillebourg, de la Piéta, de la bataille de Poitiers, du Samsouf et Dalilah, de la chasse au lion, et mille autres encore, vous y retrouverez toujours, mais plus accentués encore et plus frappants que partout ailleurs, les signes de cette immense personnalité. La ligne ondulante de ses figures y est peut-être plus vivante et plus vive, la couleur plus spontanée et brillant d'un éclat plus jeune et plus frais ; les paysages et les fonds baignés d'une lumière plus pure, les horizons plus légers et plus clairs. Tout le génie du maître est déjà là ; c'est sa pensée sans entrave, son inspiration libre de tout élément étranger. L'œuvre y est éclose et pleine de vie, et la main habile, bien plus encore que le cœur ému, se chargera de reproduire et d'achever sur la toile définitive cette forme première et exquise du chef-d'œuvre. Et c'est précisément cette sève d'originalité accentuée, ce parfum de pensée naissante, de conception jeune et de sauvage fraîcheur qui a, ces jours-ci, fait tomber tant de lorgnons dédaigneux, déridé tant de visages rebelles, et forcé maint détracteur obstiné à battre des mains, de concert avec les vieux enthousiastes.

Un autre intérêt de ces premiers jets de l'imagination chez Delacroix, c'est l'évidence avec laquelle ils montrent les procédés de son esprit et le rôle immense que jouait la couleur dans ses compositions. A l'inverse des autres peintres qui s'obstinent tout d'abord à bien établir leur croquis et à enserrer dans un contour immuable les formes qu'ils ont conçues, Delacroix trace à peine sur la toile la configuration de ses groupes, les grands linéaments de son tableau. Presque nul est le rôle du crayon dans cette première effervescence de la création : c'est le pinceau qui est le maître, la couleur qui est la grande question. Que ce soit l'esquisse du plafond de l'Hôtel-de-Ville ou celle de la Chasse aux lions du musée de Bordeaux, la première impression, l'effet qui s'im-

pose tout d'abord à l'esprit, est l'idée d'une immense palette, d'une réunion savante de couleurs se groupant, s'éloignant, se rapprochant encore, pour se fondre en une exquise harmonie et un incomparable éclat. Eh bien, ce bouquet de tons divers, cette sorte de prisme aux cent couleurs, est la base même, le sol sur lequel s'épanouira l'œuvre tout entière, l'accord fondamental autour duquel doivent s'enrouler les gammes innombrables du sentiment de l'idée et du mouvement. On dirait ces prairies merveilleuses où l'imagination des poètes se plaît parfois à cacher mille formes charmantes et mille rêves gracieux. Du sein de ces masses colorées surgissent peu à peu, comme du calice de fleurs éclatantes, les femmes à l'attitude rêveuse, les guerriers vêtus de leurs armures, les dieux aux tuniques flottantes, les chevaux cabrés, les montagnes bleues, les horizons empourprés. Toutes ces formes tourmentées, gracieuses, exubérantes, mélancoliques, naissent comme par enchantement de ces nuances sombres, fraîches, éclatantes, indéfinies. L'œuvre définitive devient comme une résurrection de l'esquisse, un épanouissement de l'ébauche tout à l'heure incohérente pour l'œil hébété du spectateur inattentif. Et voilà le secret de cette harmonie constante chez Delacroix, si rare chez les autres peintres, entre les tons et les figures, entre l'effet général de la couleur et la donnée du tableau.

Aussi, nous avons retrouvé partout, dans ces tableaux posthumes de Delacroix, cette constante préoccupation du coloris qui, suivant M. Ingres le linéaire, demande jusqu'à huit jours d'étude et de sérieuse application. Travaux décoratifs, études d'après nature, fleurs, paysages, marines, animaux, copies d'après les maîtres, toute son œuvre est revêtue de cette robe brillante et délicate qui renferme tant de charmes et prête au sentiment qu'elle enveloppe tant d'intensité et d'éclat. Aussi, lorsqu'il prend la fantaisie à Delacroix de reproduire sur la toile les fleurs et les fruits, ces sympathiques amis du printemps et de l'automne, il trouve des harmonies de ton, des délicatesses de couleur, des scintillements de lumière que nul, avant lui, n'a rencontrés et que personne n'imitera désormais.

Ces quatre panneaux de fleurs et de fruits que le public avait déjà vus en 1849, goûtés en 1855, et qu'il admire aujourd'hui, laissant bien loin derrière eux et Van Huysum et Saint-Jean, pour l'intensité de l'effet général et l'agencement des couleurs ; ces fleurs ont je ne sais quoi de sauvage et de vivant qui ne rappelle en rien l'atelier et la manière. Je les vois encore, roulant libres et vigoureuses hors de cette corbeille renversée, se pressant comme une foule autour des étais qui les supportent, se balançant sous le jour doux et humide du ruisseau. Voilà pourtant à quoi sert d'être coloriste, et je voudrais bien savoir ce que ferait, en pareil cas, M. Ingres avec ses huit jours de couleur. **JULES BOISSÉ.**

ALPHONSE CHAMBON — Rédacteur-Gérant

Nous signalons à nos lecteurs le *Moniteur des tirages financiers* qui, pour 6 fr. par an, publie tous les renseignements utiles aux porteurs de fonds publics, actions ou obligations, et les fait participer gratuitement aux chances du tirage des lots du CRÉDIT FONCIER DE FRANCE.

Ce journal paraît une fois par mois. S'adresser pour l'abonnement à M. Paradis, 4, rue Bonaparte, à Paris.

La *Monographie des Hémorrhoides*, par le docteur A. LEBEL, opère aujourd'hui une véritable révolution dans la presse médicale. Il n'est question que de guérisons bien authentiques d'une maladie réputée incurable. — 1 vol. in-8° pour 4 fr., à Paris, 14, rue de l'Ecliquier. (Consultations). (2)

Bulletin Météorologique du 21 au 27 février

DATES	THERMOMÈTRE CENTIGRADE			ÉTAT ATMOSPHÉRIQUE	VENTS
	8 HEURES	MIDI	2 HEURES		
21 Fév.	8	11	7	pluie	nul.
22 »	9	14	14	id.	id.
23 »	10	15	16	id.	id.
24 »	7	12	11	id.	id.
25 »	10	15	15	id.	id.
26 »	11	15	15	id.	vent
27 »	10	13	14	id.	id.

Orchestre des Bains de Mer de Monaco.

CONCERT

A 8 heures du soir dans la salle de Bal.

Ami des femmes. Elle aura pour principaux interprètes : Landrol, Paul Deshayes, Lesueur, Nertann, Derval, M^{mes} Delaporte, Mélanie, Montaland et Céline Chaumont. On dit pourtant que Lesueur céderait son rôle en cette pièce pour étudier à loisir un *Don Quichotte*, dont M. Sardou lui destinerait le principal rôle, et qui serait joué ce printemps. Mentionnons encore une piquante nouvelle : M. Montigny vient d'engager deux comédiennes qui ont trente ans... à elles deux. Ce sont, s'il vous plaît, deux Brohan, filles d'une sœur d'Augustine, et de Madeleine, qui n'avait point voulu suivre la carrière du théâtre. Elle fait amende honorable aujourd'hui en la personne de ces deux jolis tendrons de l'art dramatique. Autant qu'on peut préjuger de leur vocation particulière à leur talent naissant et à leur beauté fraîche éclos, l'une serait plutôt destinée à l'héritage de Madeleine, et l'autre à celui d'Augustine.

COMMENT SE FORMENT LES PERLES.

« Qui a lu les *Mille et une nuits*, dit M. de Parville, sait à quoi s'en tenir sur la beauté incomparable de certaines perles. Entre nous, il n'est même pas besoin de les avoir lues.

» Ces petits feux follets aux couleurs chatoyantes qui entourent le cou des jolies femmes, tout le monde les a admirés au bal, au théâtre, partout où le luxe se mêle à l'élégance. Jadis, les perles ruisselaient au milieu de la gaze et de la dentelle ; la douceur de leur ton rivalisait avec le satin de la peau ou tranchait avec grâce sur une chevelure éblouissante. On porte encore des perles et on en portera toujours ; ce qui est beau est éternel ; cependant la mode est ailleurs : elle est si capricieuse la mode ! N'est-elle pas un peu femme ?

« Après tout, comme je ne suis pas joaillier, comme je n'ai aucune prétention en matière de toilette, je n'ai pas à discuter sur la grandeur ou la décadence des perles : ces charmantes petites créations-là trouveront bien leur Montesquieu.

» ... Donc, madame, savez-vous bien ce que vous portez là, à vos oreilles ? une perle fine ! une perle d'Orient !

» En vérité, oui ; mais qu'est-ce que cette petite sphère diaphane ? d'où vient-elle ? Serait-ce, comme les poètes disent, une larme descendue du ciel, une goutte de pluie déposée sur la corolle d'une fleur ?

» Hélas ! non, madame ; le dirai-je ? c'est un petit grain de matière commune, un peu de chaux ; mon Dieu oui, de la chaux. Les manœuvres, les maçons ont tous de cette substance-là au visage, pour ne pas parler des vêtements.

» ... On sait bien que la plupart des pierres précieuses ont identiquement la même composition que les cailloux les plus communs.

» Le rubis, l'émeraude, la topaze, le saphir, le corindon ne sont formés, comme l'argile la plus grossière, que de rouille d'aluminium, que d'alumine ; mais cette alumine est cristallisée.

» Toute la différence réside dans l'arrangement des molécules constitutives. Les pierres précieuses sont des pierres ordinaires cristallisées.

» Il en est un peu de même pour les perles ; elles sont formées de matière très-commune, de calcaire ; mais il y a arrangement, disposition particulière de la substance ; dépôt, couche par couche, de la nacre.

« Nous ferons remarquer, en passant, que l'analogie se poursuit dans le monde moral ; les sots et les hommes d'esprit sont pétris de la même pâte ; un homme intelligent n'est qu'un imbécile cristallisé !

« Maintenant, quel est l'ouvrier qui travaille ainsi cette substance sans valeur ? Quel est le lapidaire qui transforme la chaux en ces jolies boules mates ou azurées ?

« Le croira-t-on ? un animal, un animal très-inférieur ; c'est un ver blanc qui produit le corail au sein de certaines mers, c'est un coquillage qui fabrique les perles.